

Bâtir une église

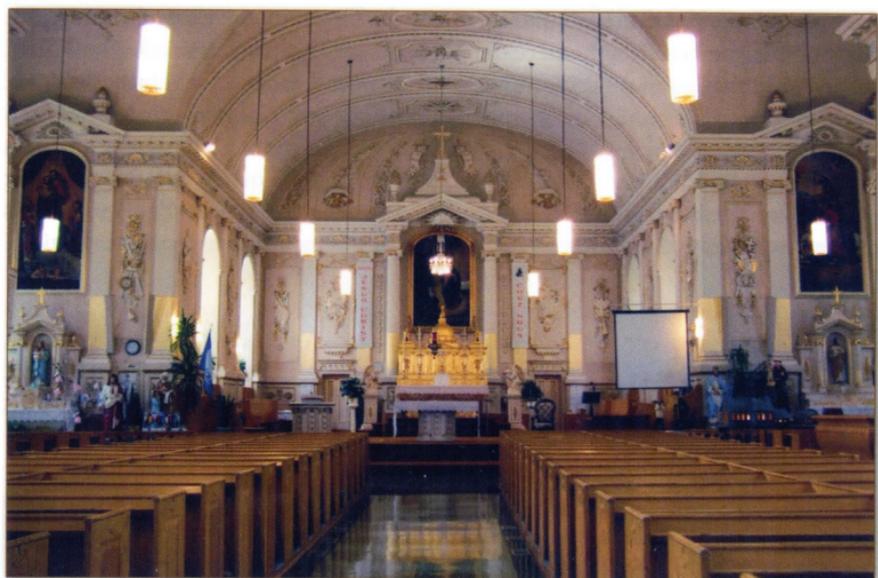
Le cas de Saint-Elzéar de Beauce

Un bon moyen de se retremper dans le Québec profond, c'est de visiter ses anciennes églises, de préférence pendant les vacances d'été, où il y a des chances qu'elles soient ouvertes au public. Ce sont d'ordinaire des pièces d'architecture de belles dimensions et d'une grande beauté. Si les dehors sont dépouillés et mâles en raison des rudesses du climat, les dedans sont chaleureux, tout en joie et délicatesse comme peut l'être l'âme féminine. Prenons un exemple parmi d'autres, l'église paroissiale de Saint-Elzéar, voisine immédiate de Sainte-Marie de Beauce sur la plateau côté sud-ouest. Bien que peu connue, cette église défend hardiment son rang, l'un des premiers au chapitre de la beauté. Mais pareille splendeur ne s'est pas faite en un jour. Il a bien fallu



50 ans avant que l'Elzéarois puisse s'asseoir dans une église vraiment accomplie.

La paroisse existe sur papier depuis son érection canonique en 1835, mais elle n'aura son curé qu'en 1846. En attendant, elle est desservie par un prêtre de Sainte-Marie et les offices ont lieu chez un paroissien, puis, à partir de 1845, dans une chapelle temporaire aux



dimensions restreintes. A la suite de diverses tractations pour déterminer le site de la future église, une requête est signée dès 1845 par 241 francs-tenanciers et envoyée à Mgr Signay. On décide alors de bâtir à l'endroit le plus accommodant sur un terrain donné par un particulier, Jean-Baptiste Drouin.

Les paroissiens bâtissent leur église en son gros-oeuvre de 1849 à 1854. Ils s'organisent en corvées et travaillent autant que possible avec des matériaux de la région sous la direction de Pierre Fortier, cultivateur et maître-charpentier de

Sainte-Marie. D'après le plan patronné par l'archevêché, l'église doit être construite en pierres des champs et mesurer 120 pi de long sur 45 pi de large et 25 pi du plancher à la voûte. Elle est traversée au pied du sanctuaire par un transept qui dépasse de chaque côté pour former la croix latine. Quant à la décoration, les artisans adoptent le style canadien, proche parent du Louis XV, déjà établi dans la région par les Baillargé et leurs compagnons. Une sacristie aux dimensions plus modestes s'aboute au dos de l'édifice dans d'heureuses proportions. Ce prolongement sera rejoint un jour

par un chemin couvert accolé au flanc gauche de l'édifice, manière de respecter le lieu sacré qu'est le sanctuaire.

La bénédiction solennelle de l'église présidée par le curé de Sainte-Marie a lieu le 25 juillet 1854. Elle se fait «avec toutes les cérémonies prescrites par le processionnal» et en présence de sept prêtres visiteurs. S'ensuit la première messe, célébrée sur l'un des autels fournis par la paroisse-mère. En juin, on avait procédé à la vente des bancs par mode d'enchères comme le veut la coutume. «Le 30 juillet, on nomme Jean Lessard connétable de l'église. Il reçoit \$6.00 par année, ayant de plus à son profit l'utilisation du banc connétable. Il doit principalement voir à l'ordre durant les offices religieux.»

Et c'est lentement, selon les disponibilités budgétaires et la générosité des individus, que l'on s'applique à poursuivre la construction. Dès 1855, Pierre Fortier, aidé de Léandre Parent (1809-1869), sculpteur-décorateur formé par Thomas Baillargé (1791-1859), entreprend la finition

de la voûte en anse de panier et la décoration sommaire des murs. L'installation du chemin de croix offert par un généreux paroissien a lieu en mars 1859. Deux ans plus tard, la fabrique acquiert à gros prix les trois cloches de l'église, «celles qui sonnent encore aujourd'hui».

Puis vient le temps où nos deux champions s'attaquent, en accordé, à la chaire, au banc d'œuvre et au baptistère. Soit dit



en passant, la chaire, réplique de celle de Saint-Anselme, vaut à elle seule le déplacement. Elle est d'une beauté parfaite avec son abat-voix à coquille renversée, sa nacelle galbée et sa rampe d'escalier savamment découpée — tout ce qu'il faut pour conduire les âmes au paradis.



Le maître-autel actuel règne dans le sanctuaire depuis 1883. Il vient de Saint-Henri de Lévis et aurait été exécuté en 1803-1804 à l'atelier des Écores (région de Montréal). Comme il arrive souvent, le tabernacle et le tombeau ne sont pas de la même école. L'un relèverait de François Baillargé (1759-1830), l'autre, le tombeau dit

«à la romaine», de Philippe Liébert (1733-1804) via Louis Quévillon (1749-1823).

En 1893, Joseph-Édouard Roy, le nouveau curé, s'engage à compléter l'église jusqu'à ce jour restée inachevée. Il confie à un entrepreneur la restauration du clocher, le revêtement de la toiture en tôle galvanisée et la préparation de la menuiserie pour la décoration des murs du sanctuaire. Le maître-autel est adossé à un mur droit, un mur «à la récollette», comme on dit, ce qui le distingue des églises à chevet en hémicycle

que l'on rencontre le plus souvent dans ces églises patrimoniales.

La décoration des murs est confiée au sculpteur Ferdinand Villeneuve (1831-1909) de Saint-Romuald, à qui nous devons aussi les deux autels latéraux. Comme le remarque Mario Béland, le mur du fond est «un véritable arc de

triomphe». Il se divise en cinq travées au lieu de trois, encadrées de pilastres et de colonnes d'ordre ionique. Au centre, au-dessus du maître-autel, un tableau représente *l'Apparition du Sacré-Cœur à Marguerite-Marie*, œuvre d'une religieuse du Bon-Pasteur. Ornant les autres travées, des reliefs accolés pleins de symboles qu'on appelle «trophées», initiative de Ferdinand Villeneuve. Au-dessus des petits autels, des copies de grands maîtres peintes par Antoine Plamondon, une *Vierge* de Raphaël d'un côté, un *Saint-Charles Borromée* de l'autre. À noter que Plamondon est un coloriste hors du commun. On a toujours l'impression avec lui que le tableau vient tout juste de sortir du studio, tant les couleurs en sont fraîches.

Bien sûr qu'un jour ou l'autre, des retouches seront nécessaires, mais à la veille du XX^e siècle, on pouvait affirmer que l'église de Saint-Elzéar était parvenue à la hauteur de son projet. Aujourd'hui,



une visite de cette maison de Dieu rappelle d'agréable façon au visiteur les origines du Québécois de souche, à la fois chrétiennes et rurales.

Bruno Hébert, c.s.v.

Inspiré d'une recherche de Mario Béland

Les photos de cet article sont de Bruno Hébert